

Introduction : un monde rural immobile et homogène ?

Marie-Hélène Lechien et Benoît Leroux

En France, la ruralité est souvent appréhendée comme une survivance du passé, un monde qui n'en finit plus de décliner, réduit à une seule catégorie socioprofessionnelle, celle des agriculteurs « en crise », et à une pratique décriée, la chasse. Il s'agit en somme d'un monde plutôt masculin, dépassé sinon arriéré et âpre. L'arrêt du déclin démographique des zones rurales – voire leur repeuplement depuis le début des années 2000 – n'a pas mis fin à cette représentation mais l'a au contraire renouvelée : les migrations de « pauvres » et l'installation de familles modestes, qui ne peuvent accéder à la propriété de leur logement qu'au prix de leur isolement dans des espaces éloignés de tout service, produiraient de nouveaux laissés-pour-compte s'ajoutant aux précédents. Tous et toutes se rappelleraient au mauvais souvenir des élites en votant pour l'extrême droite ou pour tout nouveau parti autoritaire et anti-européen. Paradoxalement, cet ensemble de représentations négatives va de pair avec une vision cette fois positive, réactivée avec l'expérience des confinements sanitaires, celle d'une « campagne » verte et paisible, où l'on peut se ressourcer et télétravailler. L'espace rural est alors identifié à un réservoir de traditions à réinventer, fondé sur l'authenticité, la solidarité entre générations, l'existence de petites communautés et d'un espace social maîtrisable – en quelque sorte une « sobriété heureuse », qui renoue avec « l'idéalisation, toujours menaçante, de la

petite communauté [paysanne] [...] égalitaire et unanimiste » (Chamboredon, 1980, p. 103 et p. 108).

Ces idées reçues, tour à tour misérabilistes et enchantées, présupposent un monde rural immobile et homogène : à l'écart de l'histoire, il ne connaîtrait de changements que lorsque ceux-ci le condamnent à disparaître – exode rural depuis le milieu du XIX^e siècle et disparition des paysans avec la « modernisation » de l'agriculture à partir des années 1950. Des travaux en histoire montrent pourtant que les échanges et les mobilités sont anciens, entre régions françaises agricoles (« hommes sans terre » partant avec leurs familles pour des « terres sans hommes »), entre régions agricoles européennes, avec l'arrivée de migrants frontaliers dans la première moitié du XX^e siècle, entre villes et campagnes avec par exemple l'implantation d'industries et les migrations de nourrices rurales au XIX^e siècle qui prennent en charge des enfants urbains.

À l'encontre de ces idées reçues, cet ouvrage restitue les mondes ruraux dans leur hétérogénéité, en tenant compte des configurations socio-territoriales différenciées qui les caractérisent, et interroge leur éventuelle spécificité : une interconnaissance plus marquée, avec des interactions moins frontales entre classes et entre générations ? Des rapports de genre à l'inverse plus inégaux, les femmes ayant longtemps été privées de statut dans l'agriculture et dans l'artisanat, mais aussi reléguées aux postes et aux métiers construits socialement comme non qualifiés dans l'industrie, le soin et l'aide à la personne ? Une coexistence entre populations permanentes et populations intermittentes (en télétravail, en travail saisonnier, en villégiature, à la retraite ou en visite) qui peuvent entrer en concurrence pour l'appropriation de

l'espace et du pouvoir ? Il s'agira ainsi d'interroger les effets, sur les individus et sur leurs expériences sociales, de la faible densité et de la sur-représentation des classes populaires, dans une « nature » convoitée.